

taire froid, méthodique, rigide, observant la règle avec une exactitude chronométrique. Plus tard, me rappelant les souvenirs de notre existence commune à Constantine, il me disait en riant que les gens de l'endroit réglaient ostensiblement, devant lui, leurs montres, quand ils le voyaient traverser à cheval les rues et la place d'Armes.

La colonne qu'il venait de réunir à Biskra comprenait 650 hommes du 68<sup>e</sup> de ligne et du 3<sup>e</sup> de tirailleurs; 600 chevaux du 3<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique et du 3<sup>e</sup> de spahis; 1,400 fantassins et 1,000 cavaliers arabes, et une section d'artillerie de deux obusiers de montagne. Arrivé à Mraïer, il lança en avant une avant-garde, composée de deux escadrons de spahis, d'une compagnie de tirailleurs, des cavaliers du goum et d'un détachement de fantassins arabes, et commandée par un chef d'escadrons de son régiment, le commandant Marmier, qui poussa jusqu'à l'oasis de Meggarine, située à quelques lieues de Touggourt, où il apprit que les deux chefs rebelles étaient allés soulever les populations du Souf. Le commandant Marmier se mit à leur poursuite. Mais il fut bientôt informé que ses adversaires étaient solidement postés à une oasis appelée Taïbet-el-Guéblia, et lui barraient la route. Comme cette oasis est entourée d'une zone de sable de trois lieues de large, sur laquelle la cavalerie ne peut combattre, le commandant Marmier, qui ne comptait pas beaucoup sur son infanterie arabe, rebroussa chemin, et, le 28 novembre, il revenait coucher près de Meggarine, à un endroit nommé Bou-Beghis. Il était là, dans une excellente position défensive, appuyé sur des jardins de palmiers entourés de murs, ayant devant lui la plaine nue. Mais sa retraite avait enhardi l'ennemi, et, le 29 novembre au matin, 500 cavaliers et 2,000 fantassins arabes, dirigés par le chérif et par Si-Selman en personne, s'avançaient hardiment pour

le surprendre. La lutte allait avoir lieu entre Arabes, puisque le commandant n'avait en main à peu près que des forces indigènes. Mais ces forces étaient encadrées par des Français et disciplinées à l'européenne. Le plan d'attaque était d'ailleurs assez bien conçu. Il consistait à aborder le camp par la plaine avec la cavalerie et à le prendre à revers, au moyen des fantassins qui filaient le long des lignes de palmiers étendues de Touggourt à Meggarine, avec l'espoir de s'emparer de ce dernier village. On croyait si peu à tant d'audace que les tirailleurs avaient démonté leurs fusils pour les nettoyer. Mais ils étaient commandés par un vieux capitaine nommé Vindrios, que rien ne troublait et qui, à la vue des Arabes en marche, au lieu d'affoler ses hommes par des commandements précipités, leur répétait lentement : « Mes enfants, ne vous pressez pas; vous avez plus de temps qu'il ne vous en faut. »

La cavalerie était montée à cheval par alerte, au premier signal, afin de retarder l'attaque, pour donner à l'infanterie le temps de se mettre en défense. Les goums chargèrent les premiers, et ils furent ramenés. Derrière eux, les deux escadrons de spahis, commandés par les capitaines de Courtivron et Clavel, partirent en quatre échelons. Les deux premiers échelons échouèrent, mais le troisième parvint à enfoncer la ligne ennemie. A ce moment les hommes du capitaine Vindrios avaient remonté leurs armes, et, intelligemment postés derrière les murs des jardins, ils accueillirent à coups de fusil l'infanterie arabe qui les assaillait.

L'affaire fut chaude. Au premier rang des combattants se distingua, du côté des Arabes, un mokadem (chef religieux) qui se fit tuer sur place plutôt que de reculer d'une semelle. Cependant, l'ennemi ne tint pas. Quand il le vit ébranlé, le commandant Marmier ramena toute sa cavalerie à la charge derrière l'escadron du capitaine de Courtivron. Ce fut une déroute. Les



Arabes laissèrent sur le terrain 500 morts et quantité d'armes qui, avec cinq étendards, furent les trophées de la journée. Le 1<sup>er</sup> décembre, à dix heures du soir, le chérif et Si-Selman, qui s'étaient réfugiés à Touggourt, s'échappaient de la ville où le lieutenant Roze, de la légion étrangère, Prussien d'origine, entra le lendemain matin, à la première heure, bientôt suivi par le commandant Marmier, les spahis et les tirailleurs. Le 5, le gros de la colonne Desvaux arriva en même temps que le commandant Pein, avec la colonne de Bouçaâda. Enfin, le 7, j'arrivai moi-même avec ma colonne, qui passa immédiatement sous les ordres du colonel.

Il m'accueillit avec une joie sans mélange, car je ne lui apportais pas seulement les approvisionnements relativement considérables, véhiculés par mon convoi de chameaux; je lui procurais, en outre, un appoint de forces indispensable pour qu'il pût continuer dans le Souf les opérations jugées nécessaires. Il venait de recevoir l'ordre de faire rétrograder toute son infanterie, réclamée par les régiments en partance pour la Crimée.

Aussi, il me demanda tout de suite si j'avais reçu un ordre semblable. L'ordre devait être en route, mais le courrier qui le portait n'avait pu me rejoindre, et il me fut possible de mettre tout mon monde à la disposition du colonel, qui, enchanté, ordonna le soir même le départ pour le lendemain matin.

Encore très jeune, à cette époque-là, et un peu vaniteux des succès que je venais de remporter, j'avais la naïveté de croire que le colonel respecterait l'autonomie de la colonne de Laghouat, et la laisserait sous mon commandement. Il n'en fut rien. Le colonel fonda ma colonne dans la sienne, me prit mes approvisionnements, tout, jusqu'à mes pauvres chameaux qu'il confia à son chef des services administratifs. Il réunit mes goums aux siens, et mon escadron de spahis aux chas-

seurs d'Afrique amenés par Pein. De sorte qu'il ne me resta plus que des fantassins à commander, et, tandis que Pein, chef de bataillon d'infanterie, exerçait un commandement d'officier supérieur de cavalerie, moi, chef d'escadrons, je devenais chef de bataillon d'infanterie; et pas moyen de réclamer, car ce diable de colonel n'aimait pas du tout les réclamations. Je me soumis d'aussi bonne grâce que possible, mais il ne put m'empêcher pendant cette courte campagne de jouer, avec son officier d'administration, le rôle du monsieur qui a prêté son habit à un autre, dans un bal, et qui le surveille, pour éviter les taches. J'étais perpétuellement sur les talons de cet officier pour lui dire : « Surtout ne m'abimez pas mes chameaux ! » C'est que je savais par expérience quelle effrayante consommation on fait de ces animaux précieux, dans ce genre d'expéditions, quand on ne les soigne pas, et j'avais pour eux les soins égoïstes, la tendresse intéressée du cavalier pour son cheval. Tous les soirs, j'allais leur faire une petite visite, et quand je voyais ces pauvres bêtes affalées sur le sable, sans un brin d'herbe à se mettre sous la dent, j'avais positivement faim pour elles. Je pris sur moi de leur faire donner à tous une ration d'orge, comme aux chevaux. Aussi, quand je les recouvrai plus tard, malgré les fatigues de la campagne, étaient-ils tous en bon état.

En quittant Touggourt, nous fûmes arrêtés par un obstacle singulier : une multitude de petits canaux destinés à l'irrigation et dont les chameaux ne parvenaient pas à se dépêtrer. Il fallut employer toute la journée à établir des ponceaux pour faire passer le convoi, et nous n'atteignîmes que le lendemain Taïbet, oasis de quatre cents maisons perdues dans le sable. Les habitants avaient l'air misérable; ils étaient minés par la fièvre. Au reste, à l'époque dont je parle, l'Oued-R'rir n'offrait pas un séjour très sain. Toute cette humidité,



combinée avec les chaleurs torrides de l'été, engendre des maladies paludéennes dont souffrent les indigènes eux-mêmes; et à Touggourt, on disait que la peste régnait tous les automnes. L'eau chargée de magnésie est désagréable et purgative. Je dois avouer que je n'en ai jamais bu. Je m'offrais le luxe de faire venir mon eau de table du M'zab, où elle est excellente, et j'employais à ce service de sybarite deux chameaux.

Au Souf, où nous arrivâmes le surlendemain, le spectacle change. Le pays est sain, mais désolé. La population des cinq villages qui composent la confédération est de sang arabe, par conséquent, de race caucasique. Sa principale, sinon son unique maladie, est l'ophtalmie, causée et entretenue non seulement par un excès de malpropreté, mais par une poussière perpétuelle et aveuglante. On est, pour ainsi dire, enterré dans le sable, et chaque palmier est planté dans un trou tellement profond que, lorsqu'il a atteint toute sa hauteur, ses dernières branches dépassent à peine le niveau du sol. La capitale du pays s'appelle l'Oued. C'est une misérable bourgade dont les maisons sont tellement basses qu'en se promenant à cheval, dans les rues, on peut voir, par-dessus les terrasses, tout ce qui se passe dans les cours intérieures. La seule production du Souf, son seul objet d'exportation est la datte, qui est exquise, juteuse et sucrée. Il y a bien encore, au milieu de ce sable, des petits renards blancs appelés fenecks, très sauvages, mais charmants, des lévriers très estimés et des petits ânes d'un gris pâle qui passent pour être d'une race excessivement pure. Mais ce n'est réellement pas là de quoi organiser des transactions bien fructueuses avec le Centre africain. Je me souviens qu'un jour, le marquis de la Rochejaquelein m'écrivit pour me demander une paire de ces bourriquets. Je lui en envoyai un choisi parmi les plus beaux. Il n'eut à payer que les frais de transport. La bête était par-dessus le marché.

Rendue à Paris, elle lui revint à cent cinquante francs. Il renonça à l'appareiller et la revendit vingt et un francs. C'est un exemple de ces produits exotiques auxquels on prête, quand on les voit de loin, un attrait particulier, quitte à découvrir, quand on les possède, qu'ils ne valent pas l'argent qu'ils ont coûté.

Nous ne restâmes dans le Souf que le temps de recevoir la soumission des cinq villages et d'asseoir notre autorité, en organisant les pouvoirs publics. Le gouvernement de Touggourt était réservé à un beau garçon qu'on appelait Ali-Bey-Ben-Ferhat, pour qui on réparait la citadelle, et à qui on devait laisser une compagnie de volontaires, pris parmi les tirailleurs, et un maghzen de trente cavaliers soldés. Cet Ali-Bey, encore très jeune, était venu déjà, cependant, chercher et acquérir dans la société française des manières distinguées. Dans les commencements, on se déclara enchanté de lui, puis il cessa de plaire à un Gouverneur général quelconque et fut mis au rancart, comme la plupart de ses camarades, les chefs indigènes.

Notre retour du Souf ne fut pas précisément gai; il s'accomplit au milieu de souffrances extrêmes, causées par d'in vraisemblables variations de température. On partait avant le jour, alors que le thermomètre marquait jusqu'à deux ou trois degrés au-dessous de zéro. Puis, vers le milieu de la journée, le mercure s'élevait dans l'instrument jusqu'à vingt-huit et trente degrés. A Touggourt, m'attendait l'ordre de renvoyer au plus vite mon infanterie dans les ports d'embarquement. Je pris congé du colonel Desvaux et repartis, avec ma petite colonne reconstituée, pour Laghouat où devait s'effectuer sa dislocation.

Le premier soir, j'allai coucher à Témacin, où vivait, on ne l'a pas oublié, le fils du marabout d'Aïn-Mahdi, auprès de son tuteur, et en attendant qu'il fût en âge de recueillir l'héritage paternel. Là, j'eus une



grande surprise et une grande joie, car je trouvai mon brevet de lieutenant-colonel du 9<sup>e</sup> de hussards, que je ne m'attendais pas à recevoir sitôt, et que je devais aux instances du général Randon, en ce moment à Paris pour les travaux du Sénat.

Mes hommes partageaient ma joie, en bons diables qu'ils étaient. Or, voilà que pendant la nuit, des coups de fusil éclatent au milieu du bivouac. En un instant tout le monde est debout, car lorsqu'on est si loin de chez soi, et pendant la nuit, le moindre incident prend des proportions démesurées. C'était mon animal de Belker, mon nègre de la Smala, dont j'ai conté l'histoire dans le volume précédent, et qui m'avait toujours suivi comme un chien fidèle. Est-ce qu'il ne s'était pas avisé, pour fêter mon cinquième galon, de tirer, à lui tout seul, une salve de réjouissance! Je le bousculai avec vigueur et tendresse, et on retourna se coucher.

En rentrant à Laghouat, je fis un petit détour jusqu'à Guerrara, où l'empressement des Mozabites me prouva que notre succès de Touggourt avait produit tout l'effet désirable. Et, enfin, j'allai relever mon camarade, Huë de Mathan, qui s'en retourna avec ses troupes de réserve, et à qui je fis toutes les politesses du monde pour lui faire oublier que, parti son égal, et même jusqu'à un certain point son inférieur, je revenais subitement son supérieur.

L'hiver s'acheva tranquillement. Mais, au printemps, il y eut, en Algérie, un grand remue-ménage; car le général Pélissier, nommé commandant du 1<sup>er</sup> corps de l'armée d'Orient, emmenait avec lui toutes les troupes disponibles et son chef d'état-major, l'excellent général Rivet, qui marchait à la fois à la mort et à la gloire, puisqu'il allait être tué dans les tranchées de Sébastopol, le jour de l'assaut de Malakoff.

La pacification du Sud paraissant complète, le poste de Laghouat cessait d'être assez important pour un

officier de mon grade. Le Gouverneur général qui, pour me conserver à l'armée d'Afrique, m'avait fait placer hors cadres, me rappela à Alger, en me faisant remplacer par mon camarade, le capitaine Margueritte, que les hasards de la carrière devaient mettre à mes côtés, pour ainsi dire, jusqu'à sa mort. Le Gouverneur me destinait le commandement d'une subdivision, c'est-à-dire un commandement d'officier général. On pense si, lieutenant-colonel avant trente-cinq ans, après avoir débuté, seize ans auparavant, comme simple soldat, et devant la perspective d'une telle situation, je me trouvais récompensé au delà de mes mérites! Je n'avais encore vu Alger qu'en passant. Je venais de séjourner, pendant deux ans et demi, sous le soleil de Laghouat. Aussi je me rendis, absolument enivré, dans la capitale algérienne.

Le Gouverneur, dans sa bienveillance, n'avait pas réfléchi qu'il ne pouvait équitablement déplacer, pour me caser, les titulaires dans les subdivisions dont l'importance eût convenu à mon grade, et que, dans celles qui étaient vacantes, il ne pouvait pas m'envoyer comme commandant, sans en bouleverser le personnel, puisqu'il s'y trouvait des officiers d'un grade supérieur au mien. Il imagina des combinaisons variées et il dut renoncer à toutes, les unes après les autres.

Au fond, je n'en étais pas fâché. Toutes mes fonctions d'officier d'ordonnance, de chef de bureau arabe et de commandant de cercle n'avaient été que des incidents dans ma carrière. Je les avais exercées avec plaisir, parce qu'elles avaient servi à mon instruction et à mon avancement; mais mes penchants n'étaient pas là. J'étais par goût un officier de troupe. Des hommes à manier, à instruire, à discipliner et, pourquoi ne pas l'avouer aussi? à moraliser; un bon service en temps de paix, avec beaucoup d'ordre, de régularité, de propreté et d'entrain; de grandes chevauchées, de belles charges,



en temps de guerre, dussent la faim et la soif habiter nos bivouacs, dussé-je me remettre au régime des escargots cueillis sur les buissons, comme lorsque j'étais sous-officier; et pas de questions politiques à discuter, pas de problèmes administratifs à résoudre, pas d'Arabes à taxer; vivre au milieu de braves gens qu'on aime et qui vous aiment, qu'on soigne comme des enfants et qui vous suivent comme des caniches; s'en aller, enfin, dans la vie, bercé sur un bon cheval, en entendant derrière soi le bruit du fer qui choque les routes sonores et le cliquetis des sabres sur les éperons : telle était ma vocation et tel était mon rêve.

Aussi j'espérais que, ne sachant que faire de moi, le Gouverneur me laisserait enfin partir pour la Crimée. Il s'y refusa encore. « Restez à mon état-major, mauvaise tête, me dit-il. Et comme récompense, vous aurez le 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique. » Le régiment était scindé en deux. Quatre escadrons guerroyaient en Crimée, avec le colonel, et quatre escadrons tenaient garnison à Alger avec le lieutenant-colonel, qui jouissait, par conséquent, des prérogatives d'un chef de corps. Je pris patience et j'entrai à l'état-major particulier du Gouverneur, où je ne devais pas rester bien longtemps.

Le seul souvenir qui me reste de ces fonctions est celui d'une tournée d'inspection dans la province d'Oran, où j'accompagnai le Gouverneur. Nous nous rendîmes par mer d'Alger à Oran, où le général de Montauban venait de remplacer, comme commandant, le général Pélissier, parti pour la Crimée. C'était là, mes lecteurs s'en souviennent, que vingt ans auparavant j'avais abordé, encore enfant, pour la première fois, la terre d'Afrique. Et, quand je vis s'avancer vers nous la rade de Mers-el-Kébir; quand je vis se profiler dans le ciel le Château-Neuf, puis par derrière, dans le lointain, les monts du Thessala, un grand attendrissement m'entra dans l'âme avec les visions de la jeunesse, et aussi une

grande reconnaissance envers Celui que nous appelons le bon Dieu, qui avait permis que je fisse une carrière rapide et peut-être utile, et qui m'accordait ce retour charmant vers les jours d'autrefois, et ce repliement sur elle-même d'une existence sans remords.

Je trouvai Oran bien changé à son avantage; mais parmi tous les progrès qui ne m'auraient peut-être pas frappé, si je les avais vus s'accomplir un à un, jour par jour, sous mes yeux, et dont je mesurais mieux l'étendue par le contraste entre l'état actuel des choses et l'état dans lequel je les avais laissées, le plus étonnant était certainement celui qui avait transformé les alentours mêmes de la ville. Cette immense plaine qui s'étendait des murs de la place jusqu'au pied du Thessala, je l'avais vue, en partant, couverte de palmiers nains et de broussailles où rampait l'Arabe maraudeur, prêt à se transformer en assassin; je la retrouvais revêtue de cultures magnifiques qui attestaient la fécondité de ce sol béni, et aussi les gloires de la civilisation succédant à l'incurie barbare. Elle était couverte de moissons, de troupeaux et de fermes, parmi lesquelles on doit une mention spéciale au magnifique établissement de M. du Pré de Saint-Maur, qui, le premier, avait eu l'heureuse audace d'engager toute sa fortune dans une entreprise agricole et qui réussit, grâce à ses capitaux, à sa persévérance et à une véritable science d'agronome.

Mes yeux ne pouvaient se rassasier de toutes ces merveilles françaises. C'était le matin, et sous le soleil qui les baisait à son lever, je courais au milieu d'elles, bien installé dans un bon landau, à côté du Gouverneur, et entraîné par le galop rapide des quatre chevaux d'artillerie, nous menant en poste d'Oran à Tlemcen, que nous devons atteindre dans la soirée, après avoir dévoré les trente-trois lieues qui séparent les deux villes. Nous revîmes tout d'abord Misserghin où, seize



ans plus tôt, je venais demander le burnous rouge du spahi et que je n'avais plus vu depuis 1844, alors que, blessé, je revenais d'Isly. C'était devenu un gros village. Notre ancien établissement militaire, entre les mains des religieux de Ben-Aknoun, s'était transformé en une grande ferme, où l'on commençait à développer la culture de la vigne. Nous revîmes encore les trois marabouts d'Aïn-Témouchen où, en 1845, après le désastre de Sidi-Brahim, le convoi de malades et de blessés, conduit à Oran par le lieutenant Marin, fut enlevé par les Arabes.

Avant d'arriver à Tlemcen, le Gouverneur général m'avait dit : « Je vais vous charger d'une mission importante et embrouillée. Nous allons trouver à Tlemcen deux hommes entre lesquels règne une animosité surprenante et qui, à chaque courrier, me fatiguent de réclamations et de plaintes réciproques, dans lesquelles il est impossible de se reconnaître. Voyez-les, interrogez-les adroitement. Tâchez de savoir ce qu'ils ont au fond de leur sac et rendez-m'en compte. L'un s'appelle l'agha Mohammed ; l'autre est le chef du bureau arabe, le capitaine Doineau. »

On avait préparé pour nous, à Tlemcen, un grand dîner qu'offrait au Gouverneur le général de Beaufort d'Hautpoul, qui venait de remplacer le général de Montauban, envoyé à Oran, l'ancien aide de camp du duc d'Aumale à la prise de la Smala, celui qui avait dit, au moment d'attaquer : « On a assez commis de sottises aujourd'hui », et qui s'était fait relever si vertement par le Prince. Le Gouverneur alla loger chez lui. Le général, bien que déjà père, d'un premier lit, d'une grande jeune fille d'une vingtaine d'années, venait de se remarier, et sa femme entretenait avec celle du général de Montauban les rapports les plus franchement hostiles. Il avait conservé, comme chef du bureau arabe, le capitaine Doineau, qui avait déjà exercé les

mêmes fonctions à Bône, sous les ordres du colonel Guérin de Tourville, récemment promu général et nommé chef d'état-major général de l'armée d'Afrique, à la place du bon général Rivet, emmené en Crimée par le général Pélissier. Le général de Tourville avait chaleureusement recommandé le capitaine Doineau, comme un officier d'une rare intelligence, très au courant des intrigues des chefs arabes. Je m'arrangeai pour me faire offrir l'hospitalité du bureau arabe par le capitaine. C'était un grand gaillard, à l'air hardi, qui portait la tête haute et le nez en l'air, mais sans insolence, toutefois. Dans sa toilette, il était à la fois recherché et débraillé. La cravate n'était pas d'aplomb, et il était rare que les boutons de ses tuniques neuves entrassent dans les boutonnières qui leur étaient destinées. Avec cela, bon garçon, cordial, la main ouverte, prêt à rendre service, intelligent, rompu aux finesses de la diplomatie arabe, complètement maître de l'esprit de son général qui ne voyait que par ses yeux ; en somme, agent précieux, mais trop disposé à gagner à la main. Il était de l'école de ceux qui professaient alors que nous n'arriverions à la domination tranquille de l'Algérie qu'en ruinant l'influence des grandes familles indigènes, pour nous charger, directement et sans intermédiaire, de l'administration du pays, école trop nombreuse et trop écoutée, par malheur.

Après le dîner, nous causâmes, et je n'eus pas de peine à amener la conversation sur le chapitre de l'agha Mohammed. A ce nom, je vis noircir l'œil du capitaine, qui entama d'interminables récriminations sur ce thème : « L'agha est un voleur ! L'agha est un traître, dont toute la vie se passe à nous aliéner les populations ! Avec lui, il n'y a qu'un parti à prendre : s'en défaire ; et contre lui tous les moyens sont bons. »

Le lendemain, le Gouverneur reçut les chefs indigènes. Après la réception, je me fis présenter l'agha



Mohammed. Je vis un homme encore dans la force de l'âge, abordant tout au plus la cinquantaine, de manières aristocratiques et distinguées, portant superbement le burnous éblouissant de blancheur, sur une veste de soie élégamment soutachée et sur de larges culottes de fin drap gris perle qui venaient se perdre dans la botte rouge. J'entrai facilement en conversation avec lui, et il parut enchanté de trouver une oreille complaisante dans l'entourage immédiat du Gouverneur. Il avait connu et fréquenté les généraux qui commandaient à Tlemcen : le général de Mac Mahon, le général de Montauban. Tous étaient ses amis et les témoins de sa fidélité. Au nom du capitaine Doineau, je surpris sur ses traits une expression subite, étrange, de haine mêlée de crainte ; il soulagea son cœur. « Doineau, disait-il, était son ennemi personnel. Doineau le rendait responsable de tous les méfaits que le voisinage des tribus marocaines faisait si fréquents. Doineau voulait le perdre. Doineau était violent, et tout était à redouter de sa part. Doineau voulait le forcer à donner sa démission et à disparaître. Mais, fort de son bon droit et de sa loyauté, il résisterait et attendrait des jours meilleurs. »

Je demurai convaincu qu'entre ces deux hommes il y avait une haine féroce, personnelle, dont ils ne voulaient ni l'un ni l'autre avouer les secrets motifs, et qu'une catastrophe inévitable terminerait cette lutte entre le Français, violent et passionné, et l'Arabe, fin et habile.

Pendant le retour de Tlemcen à Oran, je ne pus me procurer une minute de tête-à-tête avec le Gouverneur, pour lui raconter les résultats de mon enquête. Durant notre courte absence, on avait organisé, dans cette dernière ville, de grandes fêtes en l'honneur du général Randon, qui y était resté très populaire, car il y avait longtemps commandé le beau 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique. Il voulut le revoir. Il visita le quartier, et

il rit comme un fou en voyant les charges et les caricatures dans lesquelles il figurait, qui étaient dues au pinceau plein de verve d'un capitaine du régiment, le capitaine Jolly, et qui ornaient les murs de la bibliothèque des officiers. Il passa en revue le régiment à cheval qui défila devant nous, sous les ordres de son brave colonel, Jordan, destiné, hélas ! à une mort prématurée, en Crimée, où les quatre premiers escadrons allaient être envoyés, pour former une nouvelle brigade de cavalerie. Je me souviens encore que le 1<sup>er</sup> peloton du 1<sup>er</sup> escadron était commandé par le lieutenant de Montauban, le fils du général, « le petit Montauban », comme nous l'appelions jadis, quand, tout enfant, il était le Benjamin des spahis. Le soir, on offrit, à la Préfecture, un grand bal au Gouverneur général, et la reine de ce bal fut la belle Mme Garavini, femme du consul de Portugal et en même temps commerçant fort considérable. C'était une charmante brune, douée d'un très aimable embonpoint et dont rêvaient tous les officiers de la garnison. Ses doigts de fée, disait-on, avaient brodé la calotte grecque que j'avais vue sur le chef du général Pélissier, à son bivouac, devant Laghouat.

Pendant que toute cette jeunesse dansait éperdument, j'eus une minute d'aparté avec le Gouverneur :

— Mon général, lui dis-je, voulez-vous savoir le résultat de mon enquête à Tlemcen ?

— Oui, eh bien ?

— L'agha Mohammed et Doineau sont des ennemis farouches, irréconciliables. Il convient de ne pas les laisser, une minute de plus, l'un à côté de l'autre.

— Du Barail, vous faiblissez. Je vous prends pour la première fois à être pessimiste. Mais j'ai reçu d'autres informations que les vôtres. Laissons ces deux paroissiens-là s'arranger ensemble. Vous verrez qu'ils finiront par devenir bons amis, faute de pouvoir se dévorer.